

la conviction que leur caractère actif, entreprenant et leur zèle bien reconnu, leur feront adopter les plans que j'ai suggérés ici et que les deux villes principales de leur sœur province ont accueillis avec tant d'enthousiasme.

En offrant l'expression de ma sincère reconnaissance à chacun de ceux qui voulurent bien aider à l'introduction de mes plans dans ce pays, je prendrai la liberté de leur rappeler les promesses qu'ils m'ont faites de ne point laisser rallentir leurs efforts ; ils n'auront rien fait tant que l'œuvre ne sera point accomplie. Que ceux qui ont l'intention de doter l'institut qui va commencer dans chaque ville se hâtent de présenter leurs offrandes afin que leur noble exemple trouve des imitateurs et qu'il porte des fruits hâtifs et vigoureux. Que les dames dont l'influence est partout si douce et en même tems si puissante veuillent bien donner l'exemple et devenir les fideles et zélés apôtres de la doctrine que je suis venu répandre ; c'est à elles, surtout que je lègue le soin de continuer mon œuvre ; c'est sur leur appui que je compte pour la réalisation de mes vœux les plus chers.

Que les habitants de Montréal et de Québec daignent se rappeler toujours les moments que nous passâmes ensemble et qui seront toujours si chers à mon cœur ; c'est au nom des engagements qu'ils prirent les 21 et 22 Janvier, les 28 Février et 2 Mars 1841, de s'unir pour travailler ensemble à la régénération intellectuelle de leur patrie, que je les supplie de tenir leurs mutuelles promesses, d'oublier noblement de malheureux préjugés issus de l'ignorance et de l'égoïsme, de confondre leur zèle et de ne rivaliser qu'en générosité, qu'en industrie ; alors seulement ils auront assuré la gloire et la prospérité de tous.

Qu'ils acceptent sans distinction l'assurance des vœux ardents que j'adresse à la divine providence pour leur bonheur ; je les aime tous, tous occupent une égale place dans mon cœur, et jusqu'à mon dernier soupir ce sera avec attendrissement comme avec orgueil que je porterai ma pensée vers mes bons frères canadiens.

ALEXANDRE VATTEMARE.

[Les rédacteurs de journaux favorables à des institutions fondées sur les plans de Mr. Vattemare, sont priés de reproduire la lettre d'adieux ci-dessus.]

BOITE DE PANDORE.

REVUE DE QUÉBEC. — Le mois de Février.

Après tout nous avons donc l'union des provinces du Haut et du Bas-Canada. Quand notre cher Poulet a élevé la colonne de l'Union au haut de laquelle il a gravé son nom, il s'est fait, à part lui, le raisonnement de l'architecte, il s'est dit : Il faut que le Bas supporte le Haut. Or, il n'a pas réfléchi qu'en surchargeant le Bas, de tout le poids du Haut, il ferait tout écrouler, et qu'un jour son nom irait rouler dans la fange que les peuples ne manquent jamais de ramasser aux pieds des monuments qui ne leur plaisent pas. Ah ! Thomson, Thomson ! vas, tu ne sais pas mieux faire les unions que tu ne sais faire les traîneaux, et pour ton bonheur et le nôtre tu aurais bien dû rester à mesurer de la dentelle dans ton pays, au lieu de venir forger des chaînes pour le nôtre.

A voir notre bonne ville fêter le carnaval, et enterrer son mardi-gras au milieu des joyeux repas, des chansons et des danses, personne n'eût pu penser qu'on venait de la déshériter de son ancien titre de capitale, et qu'on se proposait de la démembrer pour assurer les petites vues des grands hommes. On eût dit que